

Fiançailles à Zurich

Autor(en): **Noak, Barbara**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de Paris : organe d'information de la Colonie suisse**

Band (Jahr): **4 (1958)**

Heft 10

PDF erstellt am: **06.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-847417>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Voici un roman entre tous délicieux, pétillant, charmant, plein de rires et de jeunesse. Il est très exactement à l'image de la jolie Liselotte Pulver qui sera, à l'écran, Juliane, la petite « fiancée » du roman. De quiproquo en quiproquo, il nous conduit de Hambourg à Saint-Moritz et de Berlin à Zurich, où Juliane, sur un dernier coup de théâtre, finira par trouver le bonheur. Tout ici est esprit, légèreté, plaisir. Fiançailles à Zurich a rencontré partout en Europe un succès considérable : c'est qu'il y a longtemps que l'on n'avait eu l'occasion de lire plus spirituelle et délicate comédie.

FIANÇAILLES A ZURICH

Extrait. - Ed. Robert Laffont

CHAPITRE I

Cela commença le 7 octobre à huit heures et demie du matin. Il n'y avait pas de ciel ce jour-là, mais une épaisse nuée grise et humide, trop lourde pour se soulever, baignait la terre.

« Comme lorsque j'étais à Londres », dit l'oncle Jules qui ne perdait pas une occasion de mentionner son voyage en Angleterre de l'année précédente.

Les véhicules glissaient sur la chaussée en s'arrêtant fréquemment et prudemment comme les contrebandiers dans l'opéra « Carmen » que j'avais vu une semaine auparavant. Ils cornaient sans arrêt — les véhicules naturellement — et décevaient mon oncle parce qu'il pouvait encore reconnaître leurs silhouettes dans le brouillard. Ce n'était donc pas tout à fait comme à Londres.

« Là-bas, je ne pouvais même pas voir ma main devant mes yeux ! »

Tante Sophie affirmait par contre qu'il avait, certes, bien vu sa main, mais non son alliance, et l'oncle Jules ne contredisait point. Il était parvenu à un âge où une telle accusation ne pouvait que le flatter.

Ce matin-là, au reste, il était de mauvaise humeur. Le responsable était le brouillard imparfait qui suffisait cependant à clouer au lit Tante Sophie avec des palpitations et un roman de la bibliothèque de prêt, ce qui aggrava l'humeur sombre de mon oncle. Il ne pouvait souffrir les femmes dolentes, hormis celles dont les douleurs lui rapportaient, en sa qualité de dentiste.

La goutte d'huile, qui fit flamber sa colère déjà allumée, lui fut versée par son assistante au téléphone : elle s'excusa de ne pouvoir venir, étant grippée.

Deux femmes malades à la fois, c'était trop. Projettant des miettes de pain, sa colère se déversa sur Hulda qui desservait le petit déjeuner et sur moi, sa chère nièce de passage. Il se souvint cependant à temps que nous étions, pour ainsi dire, les dernières cariatides qui soutenaient son édifice domestique. Si nous venions aussi à nous effondrer, mieux valait n'y pas penser !

Auprès de la cariatide Hulda, il changea de ton avec une légère tape au-dessous du nœud de son tablier. Quant à moi, il s'approcha en faisant cette remarque :

« Il y a du brouillard aujourd'hui, n'est-ce pas ? »

« Presqu'aussi terrible qu'à Londres », soupirai-je en pliant ma serviette.

« Si je savais seulement où trouver une autre assistante ! », soupira-t-il. « Schneider (c'était son mécanicien) doit s'occuper du râtelier de Mme Sieblig. Elle vient l'essayer à 11 heures. Hulda ne fait vraiment pas l'affaire. Hum !... » Il me lança un regard pénétrant et se frotta le menton avec le majeur et l'index..., et je compris. Sans hésiter, je dis :

« Si tu as envie d'une assistante factice, je suis prête. »

« Qu'est-ce que cela signifie ? », demanda-t-il agacé.

« Cela signifie que je me tiendrai à côté du fauteuil avec un visage compétent et ferai comme si... »

« Si tu y tiens absolument. » A vrai dire, après mon offre, c'était une réponse à laquelle je ne m'attendais pas.

Notre premier patient fut un M. Alfons, un comptable, avec un bulletin de la Sécurité Sociale et une canine gauche douloureuse.

La mine de M. Alfons, qui, sous un aspect viril, laissait transparaitre clairement un état d'âme fort chaviré, témoignait bien qu'il ne se trouvait pas pour la première fois chez le dentiste. Une telle expérience avait dû être acquise après maintes séances de roulette.

Je n'étais pas non plus sans expérience, car huit dentistes avaient capitonné ma salle à manger de quatorze jolis plombages. C'est-à-dire, le premier n'avait pas été pour moi un dentiste, mais plutôt un « oncle Docteur », parce qu'il n'avait pas encore à me faire mal. Il possédait un perroquet qui s'appelait « D^r Coué » et qui, à l'instant où j'étais élevée dans le fauteuil, croassait « ça n'fait pas mal — ça n'fait pas mal ». Ensuite, il chantait deux strophes entières de « Gloria Victoria ».

Malheureusement, « D^r Coué » émigra en Suisse avec son cher maître et l'on m'amena chez un dentiste qui

n'avait pas de perroquet, mais une tremblote. Ce mal singulier aurait peut-être pu présenter pour moi un intérêt égal aux propos du « D^r Coué », si la fraise n'avait pas aussi trembloté. Elle tremblotait dans mon palais où elle n'avait rien à faire et je commençais à me douter des sentiments que la plupart des hommes éprouvent à l'idée de dentiste. Je n'y retournai pas, ni pour des rochers à la noix de coco, ni pour des décalcomanies, ni pour des coups.

Lorsqu'on me traîna dans le cabinet du troisième médecin-dentiste, il me vint à l'idée, Dieu soit loué, le conseil que mon père m'avait donné une fois : « Si tu as si peur, ne pleure pas, serre plutôt les dents carrément. » Je le fis donc et cela s'avéra d'un réel succès. Je pus rentrer chez moi sans que la roulette m'ait touchée, avec de surcroît l'assurance apaisante que ce dentiste ne voulait plus jamais me voir.

Le suivant, un vieux monsieur aimable, fut prévenu à mon sujet par téléphone. « Si cela te fait mal, tu n'as qu'à dire « Aïe », j'arrêterai tout de suite. » « Aïe », dis-je promptement. Malgré tout, le Ciel seul sait comment, il me soutira trois plombages. Puis il mourut, mais ce n'était certes pas ma faute.

Avec son successeur je conclus un pacte. Il dut promettre de ne pas faire marcher la roulette plus de trois fois dix secondes et je promis de ne pas me glisser du fauteuil, de ne pas maltraiter son ventre de savant avec mes pieds et de ne pas saisir l'appareil s'il me faisait mal. Cependant..., il rompit le pacte et donc moi aussi. Cela se termina mal.

Puis j'affrontai un vrai « dentiste ». De lui provenaient la fausse dent en haut à gauche, le vide au fond à droite et deux plombages..., finalement, il avait exercé auparavant son activité dans un asile d'aliénés...

Pas un dentiste ne me vit aussi persévérante que le suivant. Mais cela venait uniquement de ce que je m'étais éprise de lui, et, en cet état de bêtise, on supporte des choses inhumaines. Il n'advint rien de nous parce que j'avais une vive imagination. Je me figurai qu'un jour il m'embrasserait, alors qu'il avait déjà exploré maintes fois avec le miroir, la fraise et le pouce, l'intérieur de ma bouche. Il connaîtrait en détail les plombages et les vides..., cela n'allait véritablement pas. Après ces réflexions, je n'étais plus éprise et c'en était fini de ma persévérance.

Oncle Jules fut le huitième auquel je me livrai. Mais je vous conseille de ne jamais aller chez des parents ! Ils traitent vos dents comme s'ils savaient à l'avance que la note ne leur sera pas payée.

Tandis que l'oncle Jules manœuvrait sa fraise dans la bouche de M. Alfons, ce dernier avait les narines dilatées d'angoisse. Ses paupières voltigeaient comme des chauves-souris.

« Du calme », dis-je, et je posai ma main sur son épaule.

À ce geste, l'oncle Jules remarqua mes ongles vernis et l'on eût pu croire à sa tête qu'il mâchait un cachet d'aspirine.

« Rincez-vous la bouche », priai-je M. Alfons, tandis que l'oncle Jules changeait la fraise.

Après qu'il se fut gargarisé à fond et eut consciencieusement craché, il me regarda craintivement : « Mademoiselle, va-t-on faire encore marcher la roulette ? »

« Non ». Il me faisait tellement pitié. « C'était la der-

nière fois. Mon pauvre Monsieur ! Je sais par expérience personnelle que les dentistes sont... »

« Ouvrez la bouche ! », grinça l'oncle Jules entre temps.

« Mais Mademoiselle a dit... »

« Mademoiselle n'a rien à dire ici ! »

Lorsque M. Alfons s'en alla, il secoua ma main comme un mixer. « Je vous remercie beaucoup, vous avez été si gentille ! »

Mais il ne remercia pas l'oncle Jules. Celui-ci était assis à son bureau et notait, avec un stylo qui crachait, quelque chose dans son grand registre.

« Ce n'est pas étonnant que Jürgen ait rompu avec toi », grommela-t-il, sans expliquer davantage cette affirmation.

Entre-temps, on avait sonné trois fois à la porte de l'appartement et trois fois Hulda avait introduit un patient dans la salle d'attente. Mais après M. Alfons et avant d'inviter « le suivant, s'il vous plaît », à pénétrer en cet enfer étincelant de blancheur, quelques minutes s'écoulèrent pendant lesquelles je dus, sous les ordres de l'oncle Jules, couper mes ongles et en ôter le vernis.

Ensuite, j'ouvris la porte de la salle d'attente, et je « le » vis.

Ma première pensée fut : si l'oncle Jules fait du mal à cet homme, je lui ferai perdre sa pratique ou j'offrirai mes dents à « sā » place pour la roulette. À cet esprit de sacrifice spontané, on peut voir qu'au premier coup d'œil j'étais tombée amoureuse de lui sans condition.

Ce n'était du reste pas difficile, car il avait un physique éblouissant. Il possédait tout à la fois la vigoureuse beauté d'un athlète antique et la suprême élégance d'une figure de journal de modes. Et son aspect me rappela que je devais absolument aller chez le coiffeur depuis une semaine, mais n'y était pas arrivée. Son aspect me rappela mes imperfections.

« Le suivant, s'il vous plaît », dis-je troublée.

À côté de lui était assis un homme, le dos courbé et les poings serrés contre ses joues. Il lui tapa amicalement sur l'épaule : « Cela va si mal, Büffel ? »

M. Büffel grogna quelque chose de malséant et se leva. Il me regarda d'un air de défense et je présentai aussitôt : ce n'est pas un Alfons, auprès de lui je ne pourrai pas jouer mon rôle de bon ange. Il n'y aura jamais rien de chaud entre nous.

« Dois-je entrer avec toi, Büffel ? », demanda son ami.

« Ah ! reste donc », dit celui-ci, et il passa devant moi avec un sang-froid pathétique pour se rendre chez l'oncle Jules.

Son ami lui souriait, moitié compatissant, moitié amusé, et en tout cas soulagé de ne jouer que le rôle d'accompagnateur sans douleur. Je regrettai cet état de choses, car je n'aurais pas ainsi la sensation agréable de me présenter à lui comme un ange protecteur.

« Juliane », cria l'oncle Jules. Je tirai la porte derrière moi et nouai une petite serviette en papier autour du cou de Büffel.

Mon oncle se pencha sur lui : « Depuis quand souffrez-vous ? »

« Depuis une semaine environ. Mais, cette nuit, ce n'était plus supportable. J'aurais grimpé le long des murs. Demandez à mon ami. »

B. N.